

Avant-propos

La vie de Pierre-François Lacenaire est l'histoire d'un ratage. Fils de bourgeois, il possédait les moyens les plus efficaces de se pousser et de briller : une excellente éducation, un caractère ferme et, ce qui ne gâche rien, une élégance native et un physique de beau garçon. Mais, dès son jeune âge, malgré ces heureuses dispositions, il scandalise et suit sa pente. Parce qu'il est malheureux — en profondeur. Cet enfant doué et sensible porte en lui deux blessures inguérissables : le désamour de la mère et l'injustice du père — l'un et l'autre préférant ostensiblement le frère aîné.

On le verra, adolescent, fréquenter trois collèges — et systématiquement s'en faire chasser. On le verra s'engager deux fois dans l'armée — et désertier. On le verra plus tard entreprendre dix métiers : tisseur, clerc de notaire, commis voyageur, vaudevilliste, écrivain public, etc. — et les abandonner pour « vivre sa vie ».

Sa vie ? Une vie de délinquant qu'il s'est choisie pour lutter contre une société implacable et qu'il veut rendre responsable de sa faillite. Le voilà donc voleur, escroc, faussaire et — pour couronner le tout — assassin. Mais là encore, il échoue : ses crimes, mal préparés, minables, porteront les signes de la maladresse. Lui qui décrit sa tragique existence comme un long suicide — qu'il semble préparer sinon espérer comme une délivrance — lui qui choisira, au lieu du couteau et de la corde, « la grande hache » de la guillotine, il ne réussira que dans ce projet sanglant :

« épouser la Veuve ». On verra alors ce raté achever sa carrière sur l'échafaud — en pleine apothéose.

Au vrai, l'homme Lacenaire a fait couler plus d'encre que de sang. Il reste une énigme multiple, frère du Lafcadio de Gide et du Raskolnikov de Dostoïevski. De son temps, la société bourgeoise s'étonna de trouver en un même personnage une si remarquable réunion de qualités intellectuelles et l'addition de tous les vices. On chercha longtemps à comprendre comment cet individu intelligent, cultivé, philosophe et poète, d'un esprit vif et d'une grande pénétration, a fini au dernier degré du nihilisme et de la perversion. Sans l'expression d'un remords — jamais — ni l'ombre d'une faiblesse. D'où cette effusion admirative qui fera de lui une sorte de « prince noir du romantisme », la coqueluche du Tout-Paris mondain. On s'arrachera ses poèmes, ses Mémoires. Peu de criminels ont suscité autant que Lacenaire la stupeur, l'intérêt et la curiosité passionnée.

Alors ? Mystification ? Provocation ? Séduction du « Monstre » ?

Historiens, sociologues, cinéastes se sont penchés sur le « cas Lacenaire » sans pouvoir accorder leurs conclusions. Faut-il voir en lui un révolutionnaire décalé, l'ombre portée de Robespierre (Michel Foucault) ou encore un terroriste avant l'heure, le précurseur des Baader et Mesrine (Jacques Laurent) ? Il reste, figé tout d'une pièce dans son combat stérile contre le corps social, le moins ordinaire, le plus fascinant, le plus déroutant, et à coup sûr le plus paradoxal des assassins.

Le voici.

CHAPITRE I
L'ENFANT MAL AIMÉ

Cet après-midi de l'an 1815, le dernier de l'Empire, la guillotine dressait ses sinistres montants sur le ciel pâle de Lyon. C'était un jour d'exécution capitale. La foule s'agglutinait en silence. Place des Terreaux, à distance des troupes en carré, face à la guillotine, un homme passa, approchant la soixantaine, assez robuste dans sa redingote de drap puce, l'air à la fois grave et consterné. Il tenait par la main un garçon d'une douzaine d'années, au visage droit et fin encadré de boucles brunes, dont le regard vif trahissait l'intelligence et la curiosité. Tout à coup, d'un geste brusque, le vieil homme leva sa canne et, désignant au garçonnet les bois de justice, lui cria :

— Tiens, regarde, si tu ne changes pas, c'est ainsi que tu finiras !

Atroce prédiction d'un père à son fils. Qu'importe l'écart qui en fut la cause : ces paroles semblent avoir frappé l'enfant Lacenaire plus qu'elles ne le méritaient : « Dès ce moment, note-t-il dans ses *Mémoires*, un lien invisible exista entre moi et l'affreuse machine. J'y pensais souvent sans pouvoir me rendre compte. Je finis par m'habituer tellement à cette idée que je me figurais que je ne pourrais pas mourir autrement. Que de fois j'ai été guillotiné en rêve ! »

Ce père — les passants l'eussent plutôt pris pour un grand-père tenant la main de son petit-fils —, négociant à Lyon, appartenait à une famille de cultivateurs de Franche-

Comté où il était né en 1745. C'était l'aîné de la famille ; cinq enfants viendront à sa suite. Sous la houlette du curé et du seigneur de son village, il reçut une instruction solide, toute religieuse, et à vingt ans il vint à Lyon chercher fortune.

Pour ce jeune campagnard, une seule ambition : réussir dans le commerce. Il possédait pour cela de sérieux atouts : le sens de l'économie, un goût inné du travail, la sobriété, la ténacité. Engagé au service des Frères Albert, marchands de fer en gros, le voici tour à tour teneur de livres, correspondancier, et enfin associé. Mais après trente ans de labeur acharné, ce bourgeois mûr s'avise qu'il lui manque autre chose, peut-être l'essentiel. L'amour ? Disons plus simplement : une femme. Las ! Doté d'un caractère âpre et bourru — excepté envers les prêtres et les nobles qui l'ont façonné et dont il sera toute sa vie le fervent zélateur — il décourageait les tendres inclinations. Par chance — si l'on ose dire ! — il y avait alors à Lyon une veuve privée de fortune, mère de quatre enfants, qui pour vivre tenait pension. Or, tels étaient les principes moraux du père Lacenaire qu'il se refusait absolument de prendre logement tant qu'il serait célibataire. Il vivait donc à cette époque — en 1792 — chez cette veuve chargée d'enfants dont l'aînée, d'une rare beauté, âgée de dix-huit ans à peine, douce et dévote, apparaissait l'épouse idéale, malgré la grande disproportion d'âge. Le mariage fut donc conclu.

C'est de cet accouplement singulier d'une fille jeune et pauvre de moins de vingt ans avec un riche quinquagénaire que le poète assassin est né quelque dix ans plus tard. Car — autre singularité du destin — les six premières années du mariage ne donnèrent aucun fruit. La maison familiale demeurait enveloppée du silence imposé par cette union disparate, interrompu seulement par les pleurs d'une jeune épouse séquestrée du monde, en butte aux attaques continues d'un vieux mari rendu jaloux par la différence d'âge.

Observation lucide de Lacenaire : « Qu'on se peigne un homme du caractère de mon père [...] uni à une femme qui

aurait pu passer pour sa fille [...], bientôt, il se fatigua de la voir l'objet de mille petits soins et de mille compliments qu'on lui adressait de toutes parts, tandis qu'on s'inquiétait assez peu de lui. Alors, il lui chercha tant de mauvaises querelles de mari, lui fit des scènes si fâcheuses [...] que ma mère comprit ses intentions ; et autant pour le repos de son mari que pour le sien propre, elle se décida de ne plus voir le monde et à rester continuellement chez elle¹. »

On était alors en 1797. Les orages de la Révolution s'éloignaient et l'ordre renaissait. C'est le moment que choisit le négociant pour se retirer des affaires, fortune faite. Il acquiert une magnifique propriété à Francheville, non loin de Lyon, et commence à y goûter des délices de la retraite.

Est-ce l'air de la campagne ? Un an plus tard, la jeune femme tomba enceinte et accoucha d'un premier fils. Pour le père, c'est la joie suprême, un cadeau de la providence ! Un fils qui plus est : la descendance est assurée ! Joie éphémère, car les grossesses se succéderont à un rythme infernal : treize au total² !

Étonnante — et si tardive ! — fécondité. Du coup l'avenir s'assombrit, car cette progéniture inattendue contrecarre radicalement les projets du vieux père qui devra quitter sa retraite paisible, à soixante-six ans, pour assurer la subsistance d'une famille qui n'allait cesser de s'accroître. Il reprendra une nouvelle activité à Lyon dans le commerce — alors en poupe — de la soierie.

Pierre-François est le quatrième enfant de cette famille nombreuse. Il naît sous le consulat, le 28 frimaire an XII (20 décembre 1803). On l'appellera Pierre-François, du prénom d'un des témoins, Pierre-François Dumoulin, négociant à Saint-Claude. Un an plus tard, Napoléon sera sacré empereur.

De sa première enfance, on ne sait qu'une chose : il adora sa nourrice. C'est la seule personne au monde qui lui ait ins-

1. Lacenaire, *Mémoires, Poèmes et Lettres*, Albin Michel, Paris, 1969.

2. Six enfants atteindront l'âge adulte : deux garçons et quatre filles.

piré de l'affection. Trente ans plus tard, souillé de crimes, il en conservait encore un souvenir ému : « Voilà une femme ! écrit-il dans ses *Mémoires*, voilà ce qu'on doit appeler la vertu selon la religion du Christ ! » C'est un bel hommage rendu à une femme certainement pétrie de qualités affectives, mais ne nous y trompons pas : cet hommage dissimule une rancœur intime. Lacenaire fait dans ses *Mémoires* ce que font en général les auteurs de mémoires : il plaide sa cause. Mais nous verrons qu'ici l'accusé plaide coupable — reconnaissant, revendiquant, sublimant ses forfaits — tout en pointant du doigt ceux qu'il considère comme les seuls responsables : ses parents ! Les *Mémoires* commencent par le récit d'un abandon. C'est sans nuance que Lacenaire laisse entendre que ses parents ne l'ont pas aimé ni probablement désiré, qu'il ne comptait guère pour eux, en bref qu'on s'est débarrassé de lui, pourtant « né avec toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur de l'individu et l'ornement de la société », en le confiant dès le berceau aux soins « mercenaires » d'une nourrice.

Quelle créance devons-nous prêter à ce récit ? Ce que nous savons de Lacenaire, de son éducation, de son enfance, nous le tenons directement de lui. Mais pour intéressants qu'ils soient, des mémoires présentent toujours une vérité problématique tant le récit porte l'empreinte de la personnalité de l'auteur, enclin à brouiller les cartes par le besoin constant de justifier ses actes.

Pour Lacenaire, une évidence : sa destinée funeste s'est forgée dès la première enfance par ce sentiment d'abandon. Et d'accabler sans circonstances atténuantes la première coupable : la mère ! À la mode romantique, Lacenaire interpelle dans ses *Mémoires* celle dont la tendresse lui fit cruellement défaut : « Que de peines tu nous aurais épargnés à tous deux, si tu eusses voulu lire dans mon âme [...] quel changement eût apporté dans mon existence un seul de ces baisers de mère auxquels un enfant ne se trompe jamais et que j'étais mieux que bien d'autres dignes de savourer. »